

Nouveaux autodidactes : des usagers très autonomes

« Est-ce que c'est difficile pour vous d'apprendre toute seule ? » interroge l'enquêtrice. « Non », lui répond une jeune femme, « je suis ainsi, au... autodidacte. » Un autodidacte se vit et se définit comme celui qui apprend de façon indépendante, c'est-à-dire sans maître. Il est donc somme toute assez logique de croiser bon nombre d'autodidactes lorsqu'on enquête sur l'espace « autoformation » de la Bpi. Mais, au delà des définitions, ce terme évoque un certain nombre d'images, voire de stéréotypes. Il en est un, assez répandu, qui combine des traits antithétiques : d'un côté, le *self made man*, qui ne doit sa réussite qu'à lui-même, et, de l'autre, celui qui est exclu de la formation institutionnelle, le marginal du savoir.

Notre étude sur l'espace Autoformation de la Bpi, dans la lignée de travaux récents, contribue à brouiller un peu cette image. Car il existe aujourd'hui une « néo-autodidaxie »⁽¹⁾, sans doute liée à la complexification de notre société et à la nécessité pour chacun d'augmenter sa capacité d'expertise en de multiples domaines (technique, juridique...). Cette nouvelle autodidaxie concerne des personnes qui, malgré le bénéfice d'une instruction traditionnelle, doivent assumer aujourd'hui un – voire plusieurs – auto apprentissage. Les étudiants font partie de cette catégorie car, paradoxalement, ils sont souvent amenés à prendre en charge eux-mêmes leurs formations, notamment dans le domaine des nouvelles technologies, de la bureautique et des langues. Mais d'autres professionnels parfois dûment diplômés doivent aussi s'impliquer dans de nouveaux apprentissages. D'une certaine façon, l'autodidaxie est omniprésente, dans la vie de chacun.⁽²⁾

« Débrouille » et réalisation de soi

Françoise a connu une période d'interruption dans la pratique de son métier de comptable. Aujourd'hui, elle doit s'adapter à de nouvelles normes d'exercice, ce qu'elle vit comme une expérience pénible, un peu comme si ses compétences professionnelles étaient réduites à néant : « C'est une roue sans fin, parce que, moi, vous voyez, j'ai quarante-sept ans... et on a tous besoin de se

former en permanence... Et c'est très, très fatigant. » Nicole, ancienne secrétaire de direction, témoigne du caractère « *angoissant, très angoissant* », de cette nécessité de continuer à apprendre, alors même « *que l'on vient de quitter les bancs de l'école* ». Le contexte économique et social des années 2000 n'est plus le même que celui du début des années 80, époque où l'on pensait que l'autoformation allait forcément apporter plus de liberté et permettre à chacun de s'enrichir à son rythme. Dans l'environnement social actuel, le développement de la volonté et de la capacité d'apprendre par soi-même apparaît parfois comme un « impératif de l'insertion sociale et économique », voire comme un « objet mythique et aliénant »⁽³⁾. Impératif que Sylvie, secrétaire au chômage traduit en ces termes : « *il faut se débrouiller...* ».

À la « débrouille », elle oppose la véritable formation, dans laquelle elle « *apprend des choses qui lui sont essentielles* ». La « débrouille », c'est la formation imposée par les conditions de vie, celle qu'on bricole avec les moyens du bord, mais c'est aussi un moyen d'acquérir de nouvelles compétences et de rester en phase avec le nouveau contexte économique. Si l'autoformation se situe parfois du côté de la « débrouille », c'est cependant une « débrouille » salutaire, car le lieu permet de se préparer aux multiples épreuves de la vie professionnelle : préparation d'un stage, entretiens d'embauche, passage d'un examen ou d'un concours. C'est « *un endroit indispensable, hyper utile, indispensable vraiment* » (Ostéa).

Pour d'autres usagers, heureusement, l'espace Autoformation se situe du côté de l'épanouissement personnel et de la réalisation de soi. Chantal, quarante ans, travaillant dans le domaine de la vente, veut revenir à sa première vocation de styliste, ce qui lui impose de s'initier à des logiciels de graphisme et de les maîtriser en peu de temps. Elle veut changer de métier, non sous l'effet d'une contrainte économique, mais afin de répondre à un désir profond. Nathalie, 25 ans, qui travaille à la télévision, s'est accordé une année de congé pour préparer un concours à l'INSEE : « *J'ai eu mon emploi comme ça, par miracle et euh... je me suis un petit peu trop écartée de ma voie*

Paroles d'usagers

Enquêtrice : Que serait l'espace de travail idéal pour vous ?

Sylvie : *Il faut Internet, plus un mél si j'ai une annonce, je fais une copie, j'ajoute mon cv + une lettre de motivation adaptée selon l'annonce. Il faut Word pour ça. D'autres gens peuvent avoir Excel, ça fait partie des bateaux...*

E. : les incontournables ?

Mais ça, vous pouvez l'avoir à l'ANPE ?

S. : *Oui, mais à l'ANPE, il n'y a pas le suivi, ça manque de lieu où l'on puisse pratiquer. Si vous ne savez pas ce que ça rend quand on imprime... il y a un aperçu avec impression, mais ça ne suffit pas. La relecture est importante. Ce que l'on fait dans les stages ne suffit pas. Dans aucun stage, on ne peut imprimer. Il faut pouvoir refaire la manipulation, regarder ses mots. S'il y avait ici un animateur qui s'occupait de vous, et vous aidait aux manipulations...*

E. : oui, mais justement ici, c'est un espace d'autoformation.

S. : *oui, mais ce serait une petite formation qu'on ne voit pas... entre la manipulation et la formation... et puis il y a des heures... si vous aviez quelque chose après 19h00-19h30... on a besoin de se former en entreprise. Il faut être au top. Si ce n'est pas vous, ce sera quelqu'un d'autre. On vous jette... on est interchangeable... pourtant il y a certaines compétences qu'on a acquises. On est sûrement plus utile à la place qu'on occupe que quelqu'un d'autre, mais ils s'en fichent... ils vous jettent. Même en ayant un poste à l'heure actuelle, on est en CDD. On est en CDD en permanence. C'est important de continuer à se former.*

(Extrait de l'enquête auprès des usagers de la Bpi)

principale... et je reviens en bonne voie... mon but ça a toujours été statisticienne, ou mathématicienne.» L'année sabbatique est un temps pour soi, un temps gagné sur les contraintes sociales. Bruno, jeune homme d'une trentaine d'années, se projette, lui aussi, vers un futur qui corresponde mieux à ses aspirations, en s'impliquant dans un processus de professionnalisation. «Mordu» d'Internet, il passe une grande partie de sa journée à surfer sur le web et s'intéresse particulièrement aux sites de développement. Il souhaite «approfondir ses connaissances grâce à la Bpi» et plus particulièrement à l'espace Autoformation où il vient se former en langage de développement et en bureautique. Les logiciels constituent pour lui des outils d'apprentissage privilégiés. L'espace Autoformation est le lieu dans lequel il va tenter de construire un avenir professionnel autour d'une passion.

Une éthique de l'autonomie

Le cadre de l'espace Autoformation, avec ses cabines individuelles, fournit un environnement propice à bon nombre de ces usagers qui apprécient la solitude et y voient même une façon, pour certains, de rejouer un rapport à l'apprentissage mal engagé par le passé. Un de nos interlocuteurs déclare apprécier particulièrement «la neutralité de la machine parce qu'il n'y a pas d'affect... comme dans l'apprentissage avec un être humain» (Régis). La cabine représente une sorte de niche rassurante : «c'est vraiment une activité individuelle par excellence, on est un peu dans notre monde, dans notre bulle là, face au mur» (Ivan). Cet individualisme est un trait récurrent chez les nouveaux autodidactes comme chez les autodidactes classiques, souvent fiers de ne devoir leur réussite qu'à eux-mêmes. Habités à se débrouiller seuls, ils revendiquent facilement cette attitude comme une règle de conduite : «Autoformation, tout le monde s'occupe de soi-même» (Wadia), «J'aime bien essayer de trouver, ça m'évite de déranger les personnes à l'accueil» (Louise), «Depuis que je suis petit, mon père m'a toujours dit : Il faut savoir te démerder hein, si tu le sais pas, après tu demandes» (Thierry). C'est une sorte d'éthique de l'autonomie qui se dégage de ces témoignages, une morale de la «débrouille» qui retient parfois ces usagers d'avoir recours aux bibliothécaires.

Or, concrètement, l'autonomie a un cer-

tain coût car, en réalité, cette indépendance est toute relative. Elle repose souvent, en premier lieu, sur l'existence de réseaux de proximité. Parfois, c'est un ami qui, lors de la première visite fera fonction d'initiateur, par exemple un habitué de «l'espace». Pour les non francophones, c'est fréquemment un membre de la communauté qui les introduira à l'utilisation des méthodes d'apprentissage du français. Ensuite, la contrepartie de l'autonomie, c'est parfois une perte de temps, voire une série d'échecs. L'enquête montre que les personnes interviewées n'utilisent pas toujours le matériel de manière adéquate et qu'elles n'ont pas forcément une idée claire de la diversité des fonds et des ressources qui leur sont proposées. Enfin, il y a un certain coût psychique à être autonome. L'apprentissage, on l'oublie trop souvent peut parfois être vécu comme une épreuve : «J'ai essayé... Et puis justement, comme j'avais besoin pour mon travail de... de faire de la dactylo, je me suis lancée... lancée et puis bon, ben voilà, cahin-caha.» (Monique)

Une politique de médiation plus affirmée pourrait-elle réduire ce coût ? Cette question est d'autant plus importante que les exigences sociétales en matière de savoirs et compétences diverses sont chaque jour plus contraignantes. Un nombre croissant de personnes vont sans doute être amenées à s'autoformer seules, quitte à se retrouver en situation d'échec face à des outils parfois difficiles à maîtriser et qui nécessiteraient une assistance plus personnalisée. Or la bibliothèque est un service éducatif et culturel de masse, qui privilégie l'autonomie et s'adresse plus ou moins implicitement à un usager idéal, relativement averti. Elle doit cependant gérer des logiques d'usage contradictoires et répondre à des demandes hétérogènes émanant de publics qui ne disposent pas toujours des compétences suffisantes pour se repérer dans cette offre complexe. L'enquête menée à l'espace autoformation met en évidence l'ampleur et la diversité des besoins exprimés, et la nécessité pour les bibliothèques d'accompagner ces évolutions.

Agnès Camus

Service études et recherche

(1) Ce terme est proposé par G. Le Meur dans son ouvrage : *Les nouveaux autodidactes Néoa autodidaxie et formation*, Lyon, Chronique sociale 1, 1998

(2) C. Verrier, *Autodidaxie et autodidactes - L'infini des possibles*, Paris, Anthropos, 1999

(3) P. Carré, *L'autoformation*, Paris, PUF, 2002, p 263

5 décembre Colloque Bibliothèques et Autoformation

Ce colloque, consacré au rôle des bibliothèques dans la « formation tout au long de la vie » à l'heure du multimédia, s'adresse aux professionnels des bibliothèques et de la formation.

Y interviendront notamment Philippe Carré (Université Paris X-Nanterre), Martine Blanc-Montmayeur (DRAC PACA), Joëlle Müller (conservateur/consultante en bibliothèque), et des bibliothécaires français et étrangers.

Lundi 5 décembre 2005

Matin : interventions théoriques

- Définition de l'autoformation
- Historique de l'autodidaxie dans les bibliothèques
- Genèse de 2 espaces pionniers : Médiathèque de La Cité des Sciences et de l'industrie, Bpi
- Analyse des résultats de l'enquête du service Études et recherche de la Bpi, auprès du public de l'Espace Autoformation de la Bpi

Après-midi : bilan d'expériences en France et à l'étranger

- Central Library de Birmingham (UK) : présentation d'un « learning center »
- Lomme (Lille) : exemple d'un partenariat entre une médiathèque municipale et un APP (Atelier de pédagogie personnalisée)
- état des lieux d'autoformation dans les bibliothèques françaises, bilan des expériences dans différentes bibliothèques sous forme de table ronde

Inscriptions sur le site de la Bpi, Espace professionnel